Le Marchairuz, par Henri Correvon, tiré du journal « La Famille », no 4, du 20 février 1908.

Introduction

Henri Correvon est genevois, et c'est du bout du lac qu'il venait hanter nos hauts lieux jurassiens où il semble si bien se plaire.

Ce texte est court. Mais il est beau. Et par lui on comprend que l'auteur est un amateur de flore et de choses vraies, comme un mobilier et une vaisselle de chalet qui seraient restés en bois, comme des bassins qui eux aussi auraient gardé cette noble matière, tandis que le métal, fonte et fer blanc, faisait une intrusion regrettable dans ces lieux de pâture. Mais c'était l'inévitable. Le progrès connu en d'autres régions, allait faire son œuvre jusque dans les zones les plus périphériques. Par ailleurs, ceux qui les fréquentaient, venaient justement et souvent de territoires où l'agriculture connaissait la mutation la plus rapide. Il était logique en conséquence que cela déteigne aussi sur les régions de montagne.

Nous suivons vraiment avec beaucoup de plaisir Henri Correvon, même si nous eussions souhaité qu'il s'étende un peu à la place de nous en donner si peu. Nul doute cependant que cet homme put écrire d'autres textes, soit pour La Famille, célèbre journal des ménages, soit pour d'autres revues. Et qu'il y ait fait part de ses remarques quant à ses promenades botaniques et autres. Style par ailleurs assez semblable à celui qu'employait déjà à la même époque notre savant local, infatigable marcheur de surcroît, Samuel Aubert. Nous retrouvons-là le même caractère, la même vision des choses. On ne touche pas impunément à notre beau Jura.

Cet texte, en vertu de sa modestie, ne va pas révolutionner la littérature d'agrément de notre haute combe. C'est malgré tout avec plaisir que nous vous le proposons.

Notes sur Henri Correvon

On trouvera de nombreuses informations sur cet homme par le moyen d'Internet. Il était effectivement genevois et eut une grande activité professionnelle et associative, notamment en ce qui concerne la botanique, dans la ville du bout du lac. On retiendra en particulier ceci :

Biographie ***de Henri Correvon****, selon Wikipédia*

Petit-fils d'un horticulteur, pépiniériste et maraîcher d'Yverdon-les-Bains, dont il reprend l'établissement en 1875, Henry Correvon conçoit très vite le projet de devenir horticulteur à son tour. Sa formation débute par un apprentissage à Genève où il se familiarise avec la tradition naturaliste genevoise, particulièrement au Jardin botanique des Bastions, alors dirigé par le botaniste Reuter, conservateur de l'herbier Boissier; elle se poursuit à Zurich où il passe deux ans dans les établissements Froebel.

Henry Correvon entreprend ensuite, comme son père avant lui, un tour d'Europe qui le conduit en stage à Francfort, puis à Erfurt. Au cours de ces stages, il se familiarise avec le thème de l'imitation de la nature dans le paysagisme néo-classique. Il est rappelé brusquement à Yverdon où il est chargé de reprendre l'entreprise familiale. Il y consent à regret, mais effectue encore un dernier stage à Paris au Museum d'histoire naturelle. Henry Correvon se spécialise très tôt dans l'acclimatation et la culture des plantes alpines. L'enjeu en est le transfert de spécimens de la nature sauvage alpine à la culture de plaine. Sa première publication à ce sujet remonte à 1876.

En 1877, il expose un lot de plantes alpines, le premier du genre en Europe, pour lequel la société d'horticulture de Genève lui décerne un prix. En 1879, Henry Correvon s'établit à la Petite-Boissière à Genève où il loue un établissement horticole. Le club alpin, ainsi que la société botanique, lui fournissent ses premiers clients. Henry Correvon participe ainsi à la création des jardins alpins de la Linnæa (1889) au Grand-Saint-Bernard ; de la Rambertia aux Rochers de Naye (1896), financé par la Société du chemin de fer et dont la vocation est surtout didactique ; de la Chaniousa au Petit-Saint-Bernard (1897).

L'influence de Henry Correvon sur les pratiques du paysagisme en Suisse romande fut profonde et durable, surtout à partir de 1896, année de l'Exposition nationale de Genève où, en compagnie de Jules Allemand, il crée le jardin alpin du Village suisse. À l'étranger, son influence est sensible sur le développement des alpinum qui, généralement intégrés aux jardins botaniques, sont à l'origine des collections spécifiques de plantes alpines et deviennent peu à peu des éléments formels aussi bien des jardins paysagers que des jardins architecturés. Gertrude Jekyll (1843-1932), la principale référence du paysagisme anglais dès 1880, se réclame explicitement de l'influence et des publications de Henry Correvon.

Au Marchairuz

Voulez-vous du calme et de la tranquillité, un paysage qui vous repose des agitations de la ville enfiévrée ? Montez avec moi au Marchairuz et allons flâner dans les abords du bienveillant asile. C'est un col du Jura vaudois situé à 1450 mètres d'altitude supra marine, vous diraient Baedeker et Joanne ; il s'ouvre entre le Crêt de la Neuve, qui a près de 1500 mètres, et le Mont de Bière qui en a 1527.

Mais ce n'est point un col quelconque et, si l'altitude en est relativement basse, la belle situation qu'il occupe en rehausse singulièrement la valeur. Une auberge-refuge vous accueille avec simplicité et vous offre une hospitalité digne de la population calme, honnête et propre de la Vallée de Joux.

Nous autres montagnards genevois l'aimons avec tendresse, presque avec passion, ce coin reculé de la patrie vaudoise. Comme le dit Armand Vautier : « On sent qu'on est ici à la montagne. Non pas dans la grande montagne, avec ses inexprimables beautés et ses chemins de fer à crémaillère : le Marchairuz est un passage honnête à l'usage des gens du pays, une bonne route campagnarde qui vient sur les hauteurs voir si les vaches s'y trouvent bien et respirer l'air des forêts. »

On y monte de Rolle, à moins qu'on ne fasse le grand tour avec le chemin de fer par Vallorbe-Le Brassus, ou qu'on ne suive le Mollendruz pour revenir du côté du lac ; et la montée n'est point banale, si tant est qu'on la fasse à pied malgré le chemin de fer électrique qui va jusqu'à Gimel. Les botanistes vont à pied à cause des orphrys (quatre espèces), des orchis parmi lesquels le curieux et rare O. bouc (O. hircinum) qui sent mauvais, et de beaucoup de plantes de la zone ensoleillée.

De Gimel en haut ce sont des nids de verdure renfermant de délicieux trésors (trois Pyroles, dont la fameuse uniflore, que celui qui écrit ces lignes a découverte en un lieu bien abrité), des plantes sylvaines, entre autres le sabots de Venus (cypripedium calceolum) et beaucoup d'autres choses. Et puis on arrive aux gentianes, c'est-à-dire à la zone montagneuse, enfin sur le dos d'âne osseux de la montagne d'où la vue sur le lac, d'un bout à l'autre, et sur les grandes Alpes, depuis le Mont-Blanc jusqu'à l'Oberland, est absolument merveilleuse. Et voici « l'arbre à Siméon », un vieux sapin que hantent les grands lychens blancs et barbus et qu'une entaille du tronc désigne aux passants comme ayant été le lieu de repos d'un vieux colporteur d'il y a cent ans qui faisait la route à pied de la Vallée à Rolle deux fois la semaine en qualité de messager.

Et voilà l'hospice du Marchairuz, tranquille comme ses habitants, un cantonnier et sa famille et l'aubergiste-télégraphiste-téléphoniste avec sa nombreuse descendance. Beaucoup de sapins, beaucoup d'ombre, vue sur les deux versants, ascension facile, mais longue, au Mont Tendre, repos, paix absolue, complète ! Des familles entières montent des deux côtés, le dimanche

surtout, à pied, à char, à bicyclette, très rarement, Dieu merci ! en auto. Le genre bruyant n'est point admis ici et l'auto y fait plus qu'ailleurs disparate.

Cette route du Marchairuz fut construite en 1766 et l'asile fut agrandi et retapé. Il paraît que le premier bâtiment construit sur le territoire de la Vallée de Joux, à part les couvents dépendants de l'Abbaye, fut précisément le petit hospice du Marchairuz. Il se trouvait alors aux Amburnex, sur le versant nord du col, non loin de l'emplacement où s'élève actuellement le chalet du Pré-de-Bière dont nous donnons une vue ci-dessus. Ce nom d'Amburnex est, selon H. Jaccard, d'origine gallo-romaine, c'est-à-dire fort ancien. Le chalet qui porte ce nom domine la Sèche des Amburnex qui est loin de mériter son nom, puisque c'est un marécage et un marécage très réputé dans le monde des botanistes.

Il y a là, comme dans tout le Jura, de vastes emplacements de verdure et de terre arable et productive qui sont encadrés dans les lappiez ou les rochers calcaires. C'est dans ces riches pâturages qui rappellent les fameuses dolines dalmates et monténégrines, que les gens du bas envoient leurs troupeaux pour l'estivation dans les superbes chalets qui ont remplacé les « vacheries » d'antan. C'est, nous dit l'histoire, en 1261 que fut établie la première de ces vacheries et construit l'asile dont j'ai parlé plus haut. Les seigneurs d'Aubonne possédaient là d'importants territoires qu'ils vendirent un peu plus tard aux communes de la plaine.

Les chalets qu'on rencontre en ces parages sont, comme tous les chalets du Jura vaudois, de belles et vastes constructions, parfaitement comprises, munies de tout le confort nécessaire et où les bergers font de succulents fromages gras. Oh ! nous les connaissons bien, botanistes voyageurs, ces beaux abris contre la pluie, le vent et la tourmente, où l'on se sèche autour du bon feu qui pétille, où l'on jouit d'une hospitalité généreuse, point obséquieuse du tout, mais digne et bienveillante. Et nous connaissons aussi ces chambrettes propres et ordrées du fruitier qui offre sa couche au voyageur fatigué, à côté de laquelle est la table à écrire chargée de bons livres et de journaux tels que la Feuille religieuse du canton de Vaud, le Journal des Unions chrétiennes, la Famille, voire la sainte Bible. Quel abîme sépare la mentalité de ces robustes et sains gaillards de celles des bergers pauvres hères des montagnes valaisannes et valdotaines ! Ce n'est plus le même monde et il n'y a aucun rapport entre les deux populations.

Et pourtant, comme esthète et comme artiste, je regrette bien des choses dans ces paysages. Et d'abord le vieux burnous en tronc de sapin remplacé par le bassin de fonte qui m'horripile et me scandalise. La propreté est une bonne chose, mais la poésie peut pourtant s'allier avec elle si l'on en a quelque souci. Ces fontaines civilisées qu'on a mises un peu partout dans ces pâturages, en lieu et place des rustiques burnous d'autrefois me font mal. Elles sont un crime contre nature. Et puis il y a cette batterie de cuisine moderne, des objets quelconques qui ont remplacé l'antique et si fraîche vaisselle de bois. On dit que cela est plus propre et plus commode… O charme des chalets d'autrefois ! tu t'en vas dans la mesure où se développe l'utilitarisme sec et froid !

Il est certain cependant que l'industrie laitière a atteint chez nous le plus haut développement qu'elle soit susceptible d'atteindre, et que, dans ces combes du Jura vaudois, on travaille avec la plus forte dose d'intelligence possible. Un expert en la matière m'a affirmé que c'est dans le canton de Berne et dans le Jura vaudois que l'on comprend le mieux la fabrication du fromage et l'art de l'industrie laitière, « après nous », a-t-il ajouté, en bon Hollandais qu'il était.

Les pierrailles et les marécages des environs du Marchairuz sont hantés par la présence de la plus riche flore montagnarde qu'il soit possible d'imaginer. C'est d'abord le célèbre thymélée des Alpes (Daphe encorum), qui n'a d'alpin que le nom, en Suisse tout au moins, puisqu'à part le Tessin méridional il n'apparaît chez nous que sur le Jura. Au Marchairuz, où il couvre une étendue de 8 à 9 kilomètres, il forme l'échelon méridional et la limite occidentale de son aire jurassique. On le retrouve dans le Jura soleurois et bâlois, puis en Bavière où il va jusque près de Munich. C'est la plus délicieuse des fleurs de nos montagnes ; elle est même plus désirable que le rhododendron à cause de son parfum exquis d'abord, puis de sa couleur rose carmin vif, de ses branches étalées qui s'aplatissent entre les rochers et font l'arbuste le plus précieux de toute notre flore.

Beaucoup de plantes belles et rares dans tous les rochers et dans les marais et sous les joux des environs. Il serait fastidieux de donner leurs noms ici. La Vallée de Joux est là, à quelques kilomètres, et avec elle la douce paix de la montagne boisée. On sait que joux, jeurs, jeux, Jura, Jora, la Joux, etc., nous viennent du bas latin juria, qui veut dire forêt, et que nous n'avons plus, en Suisse, de forêts dignes de ce nom en dehors de la Vallée de Joux où se trouve la belle étendue boisée du Risoux.

H. Correvon